

À Genève, la renaissance d'une «Sorcière» bien-aimée, oubliée à tort

Par Christian Merlin

Publié il y a 8 heures

CRITIQUE - Cet opéra de Camille Erlanger a été ressuscité par le chef Guillaume Tourniaire. Il a été donné avec brio au Victoria Hall de Genève, en attendant le disque.

Un jour, le nez plongé dans les archives du [fonds Boulez de la Bibliothèque nationale de France](#), nous y avons croisé le chef Guillaume Tourniaire, qui cherchait tout autre chose : la partition d'un opéra oublié de Camille Erlanger, *La Sorcière*. Nous étions loin d'imaginer qu'il réussirait, en additionnant volonté et force de persuasion, à en donner une exécution publique au Victoria Hall de Genève. Et plus encore de penser que ce serait une telle révélation...

1912 : [la Salle Favart](#) crée *La Sorcière*, douzième opéra de Camille Erlanger, compositeur parisien d'origine juive alsacienne né en 1863, mort à 54 ans et tombé dans l'oubli. Guillaume Tourniaire a eu la puce à l'oreille en constatant que Mahler en personne avait monté un opéra d'Erlanger, et que Ravel l'admirait. Connaissant sa *Chasse fantastique*, remarquable pièce symphonique, nous n'avons pas été totalement surpris de constater que l'orchestre de *La Sorcière* est dense, opulent, expressif, aussi puissant que coloré : c'est bien la génération des wagnériens français.

La découverte fut plutôt celle de son sens dramatique. Certes, les duos d'amour se traînent un peu (le syndrome de Tristan ?), mais les rôles de cette tragédie sont fortement incarnés, et l'intrigue en est prenante.

Une préparation approfondie

En outre, ce que ce mélange de réalisme et d'orientalisme pourrait avoir de pompier est contrebalancé par les échos étonnants que suscite le livret avec l'époque contemporaine, tant ce destin de musulmane qui revendique sa liberté dans une chrétienté marquée par le fanatisme et le patriarcat a de quoi nous parler aujourd'hui. L'Action française ne s'y était pas trompée, qui en a alors pointé le potentiel subversif.

Pour arriver à ses fins, Tourniaire s'est allié à la Haute École de musique de Genève, qui a fourni orchestre, chœur et seconds rôles, soit 180 exécutants, auxquels s'ajoutent des solistes internationaux dans les premiers rôles et le premier violon de l'Orchestre

Symphonique de Mulhouse. Élan collectif et virtuosité individuelle témoignent d'une préparation très approfondie, seul moyen de rendre justice à une musique ressuscitée.

Appelée pour remplacer la titulaire prévue, la soprano roumaine Andreea Soare aborde le rôle écrasant de la mauresque Zoraya avec d'abord une prudence compréhensible, puis une éloquence toujours plus ardente, qui fait d'elle l'héroïne de la soirée. En amoureux espagnol, le ténor Jean-François Borrás est comme toujours profondément émouvant par son mélange de rigueur et de générosité.

Lionel Lhote glace le sang en inquisiteur cynique et sadique, Alexandre Duhamel mise sur le registre de la tendresse paternelle, l'apparition d'une Sarrasine dévergondée valant à Marie-Eve Munger un succès personnel. Toute cette troupe est à la fois fédérée et enflammée par la direction de Guillaume Tourniaire, vrai chef de théâtre ; qui montre que rien n'est impossible dans le monde de l'opéra. Ovation debout d'une salle conquise, en attendant l'enregistrement chez B-records, histoire que tous ces efforts ne soient pas sans lendemain.